



**COMPACT** Das Compact Disc Digital Audio System bietet die bestmögliche Klangwiedergabe — auf einem kleinen, handlichen Tonträger. Die überaus legere Qualität des Compact Disc beruht auf der Kombination von Laser-Ablaufung und digitaler Wiedergabe. Die von der Compact Disc gebotene Qualität ist somit unabhängig von dem technischen Verfahren, das bei der Aufnahme eingesetzt wurde.

Auf der Rückseite der Verpackung kennzeichnet ein Code aus drei Buchstaben die Technik, die bei den drei Stationen Aufnahme, Schnitt/Abmischung und Überspielung zum Einsatz gekommen ist.

**[DDD]** = digitales Tonbandgerät bei der Aufnahme, bei Schnitt und/oder Abmischung.

**[ADD]** = analoges Tonbandgerät bei der Aufnahme : digitales Tonbandgerät bei Schnitt und/oder Abmischung und bei der Überspielung.

**[AAD]** = analoges Tonbandgerät bei der Aufnahme und bei Schnitt und/oder Abmischung : digitales Tonbandgerät bei der Überspielung.

Die Compact Disc sollte mit der gleichen Sorgfalt gehandelt und behandelt werden wie die konventionelle Langspielplatte. Eine Reinigung erübrigt sich, wenn die Compact Disc nur am Rande angefasst und nach dem Abspielen sofort wieder in die Spezialverpackung zurückgelegt wird. Sollte die Compact Disc Spuren von Fingerabdrücken, Staub oder Schmutz aufweisen, ist sie mit einer sauberen, faserfreien, weichen und trockenen Tuch (geradlinig von der Mitte zum Rand) zu reinigen. Bitte keine Lösungen oder Scheuermittel verwenden !

Bei Beachtung dieser Hinweise wird die Compact Disc ihre Qualität dauerhaft bewahren.

The Compact Disc Digital Audio System offers the best possible sound reproduction — on a small, convenient sound-carrier unit. The Compact Disc's superior performance is the result of laser scanning combined with digital playback, and is independent of the technology used in making the original recording. This recording technology is identified on the back cover by a three-letter code:

**[DDD]** = digital tape recorder used during session recording, mixing and/or editing, and mastering (transcription).

**[ADD]** = analogue tape recorder used during session recording ; digital tape recorder used during subsequent mixing and/or editing and during mastering (transcription).

**[AAD]** = analogue tape recorder used during session recording and subsequent mixing and/or editing ; digital tape recorder used during mastering (transcription).

In storing and handling the Compact Disc, you should apply the same care as with conventional records. No further cleaning will be required if the Compact Disc is always held by the edges and is replaced in its case directly after playing. Should the Compact Disc become soiled by fingerprints, dust, or dirt, it can be wiped falways in a straight line, from centre to edge! with a clean and lint-free, soft, dry cloth. No solvent or abrasive cleaner should ever be used on the disc.

If you follow these suggestions, the Compact Disc will provide a lifetime of pure listening enjoyment.

Le système Compact Disc Digital Audio permet la meilleure reproduction sonore possible à partir d'un support de son de format réduit et pratique. Les remarquables performances du Compact Disc sont le résultat de la combinaison unique du scanner optique et de la lecture laser optique, indépendamment des différentes techniques appliquées lors de l'enregistrement. Ces techniques sont identifiées au verso de la couverture par un code à trois lettres :

**[DDD]** = si riferisce all'uso del registratore digitale durante le sedute di registrazione, mixing e/o editing, e masterizzazione.

**[ADD]** = sta ad indicare l'uso del registratore analogico durante le sedute di registrazione e del registratore digitale per il successivo mixing e/o editing e per la masterizzazione.

**[AAD]** = riguarda l'uso del registratore analogico durante le sedute di registrazione e per il successivo mixing e/o editing, e del registratore digitale per la masterizzazione.

Per una migliore conservazione, nel trattamento del Compact Disc, è opportuno usare la stessa cura riservata ai dischi tradizionali. Non sarà necessaria nessuna ulteriore pulizia, se il Compact Disc verrà sempre preso per il bordo e rimesso subito nella sua custodia dopo l'ascolto. Se il Compact Disc dovesse sparsi con impronte digitali, polvere o sporco in genere, potrà essere pulito facilmente con panno asciutto, pulito, soffice e senza sfaccendature, sempre dal centro al perimetro, in linea retta. Nessun solvente o pulitore abrasivo deve essere mai usato sul disco. Seguendo questi consigli, il Compact Disc fornirà, per la durata di una vita, il godimento del puro ascolto.



# Jules MASSENET

Poème d'Octobre • Poème d'Avril, op.14 • Poème du Souvenir • Mélodies

NOEL LEE, piano

BERNARD KRUYSSEN, baryton



Jules Massenet  
au piano  
entouré  
d'amis  
musiciens

Livret en  
français, anglais,  
allemand

# Jules MASSENET



Jules Massenet (vers 1895)  
Nous remercions chaleureusement  
Madame Anne Bessan-Massenet  
de nous avoir autorisés à reproduire ce portrait.

## ENTRE SCHUMANN ET DEBUSSY

Qui parle de Massenet évoque l'opéra mais oublie qu'il a aussi écrit deux cent cinquante-huit mélodies. Davantage que tout autre compositeur français. Destinées aux salons de cette bourgeoisie qui l'acclame au théâtre, elles rencontrent un succès immédiat, éditées quelquefois en cinq tonalités.

Jules Massenet, né en 1842 à Montaud (Loire), entre à 9 ans au Conservatoire de Paris. Il obtient le Prix de Rome en 1863 grâce à Berlioz et séjourne à la Villa Médicis jusqu'en décembre 1865. De retour à Paris, il noue une amitié durable avec le poète Armand Silvestre.

Le *Poème d'Avril* op. 14, inaugure en 1866 leur longue collaboration. Ce recueil de mélodies dédié au compositeur et critique Ernest Reyer introduit le cycle vocal allemand dans la musique française. Son originalité tient dans l'alternance du chant et de la déclamation, et dans le traitement du piano qui prédomine à l'influence de Schumann, alors peu connu en France. Dès le *Prélude*, Massenet joue des variations sur un thème de Schumann, et les fragments pianistiques évoquent aux mélodies suivantes « Le flâneur ». Le *Flâneur matinal* court vers de tendres pauses, décrit une courbette ample et s'éteint, songeur. Voici que les grands lys s'envole sur la carcasse généréeuse du piano. Riez-vous ? est récité en exergue d'un court interlude pianistique : solitudes juxtaposées, l'une sentimentale, l'autre confié au spleen d'une vague barcarolle. L'ingénier. Vous aimerez demain énoncer couplets et refrain dans une couleur harmonique imperturbable ; des traits pittoresques émaillent la monotonie de Que l'heure est donc brève. Sur la source emporte la ligne vocale dans un ondoyement d'eau vive, le gruppetto final évocant irrésistiblement Schumann. Un quatrains récite amère la Complainte qui, dans une atmosphère fanée, clôt le cycle.

Contrairement à Schumann, Massenet ne s'implique jamais personnellement dans l'amour ou la mort. Son romantisme ne provoque pas le naufrage de l'âme, il le définit. On n'y perd jamais la tête.

Le *Printemps du Souvenir*, écrit en 1868 sur des Scènes d'Armand Silvestre, sera le modèle des cycles ultérieurs. Massenet y abandonne la récitation et y introduit une progression dramatique continue. Lève-toi dit la mélancolie en majeur, à la manière romantique. Après les harmonies calmes de L'air du soir, des quintoles primasautiers emballent Un souffle de parfums, où le fantôme de Lully tremble dans la solennité embaumée d'une invocation païenne. Dans l'air plein de fils de soie glisse d'un rêve lunaire dans hiver noir, la Mort y rôde comme Elle hante Pour qu'à l'Espérance. Vingt ans plus tard, les souffrances de Werther participeront du même désespoir. L'*Epitaphe* reprend le premier thème du cycle.

Le *Poème d'Octobre* paraît en 1876, dédié au peintre Ernest Hébert. Tous les stades de la nostalgie imprégnent ces cinq mélodies. Si le style de Massenet s'affirme - prosodie parfaite, économie des moyens, longues phrases flexueuses - il emprunte encore au piano de Schumann le deuil agité de Qu'importe que l'hiver. Les vers sont de Paul Collin, librettiste bien oublié de Narcisse, idylle antique pour solo et chœur que Massenet donne en 1877, alors que Le Roi de Lahore triomphe à l'Opéra et propulse son auteur au

firmament des honneurs.

Cette même année, il met en musique *Aubade* de Gabriel Prévost. L'efflorescence médiane et l'exhortation finale - voici déjà les élans d'Athanéel (*Thais*, 1894) - amplifient les intentions de ce texte incolore. Les *Alycons* de l'Acadien Joseph Autran, inspiré à Massenet en 1887 une mélodie houleuse où il approche l'intensité dramatique de Duparc. En 1888, l'auteur de *Manon* (1884) écrit Marquise, «menuet pour chant», parodie d'un XVIII<sup>e</sup> siècle très en vogue. Le chant les deux badins d'Armand Silvestre d'échats inattendus. Le Poète et le Faune scène distante d'autre part invente toute l'horreur de théâtre. En 1891, la patition prévue : «comme une voix lointaine et surmelle», «avec un accent déchirant...». En 1897, l'année de *Sapho*, Daniel García Mansilla accorde «exclusivement à M. Massenet» le droit de mettre en musique Si tu l'oses, un poème des plus sémiotiques.

En 1896 Massenet quitte l'enseignement au Conservatoire pour se consacrer à la composition. Jusqu'à sa mort à Paris en 1912, les opéras se succèdent régulièrement, créés à Monte-Carlo à partir du *Jongleur de Notre-Dame* (1902). Courtie pièce de 1901 contemporaine de *Grisélidis*, Le Printemps visite la terre jaillit gairement d'un poème anodin de Jeanne Chaffotte. En 1903, Massenet demande à G. Buchillot d'adapter des paroles à un air tiré d'esquisses de *Chérubin* et écarté de la version définitive de cette «comédie chantée» créée en 1905. Ce sera Oh ! si les fleurs avaient des yeux !... Avec les Yeux Clos de 1905, Lucy Arbell, la première Dulcinée dans *Don Quichotte* en 1910, reçoit l'hommage d'une révélation grave, souvent lointaine, de la légèbre *Elégie des Erymanthes* (1872) de Paul Valéry et de Gustave Flaubert.

En 1901, dans *La Revue blanche*, Debussy évoque en ces termes la musique de Massenet : «Les harmonies y ressemblent à des bras, les mélodies à des nuques. (...) On sait combien cette musique est secouée de frissons, d'éclats, d'étreintes qui voudraient s'éterniser».

Patrick GILLIES

## BETWEEN SCHUMANN AND DEBUSSY

One can't speak of Massenet without mentioning opera, but one tends to forget that he wrote two hundred and fifty-eight songs. More than any other French composer. Destined for the salons of that bourgeoisie who acclaimed him in the theatre, they met with immediate success, sometimes being published in five tonalities.

Jules Massenet, born in 1842 at Montaud (Loire), joined the Conservatoire de Paris at the age of nine. In 1863, thanks to Berlioz, he obtained the Prix de Rome and lived in the Villa Médicis until December 1865. On his return to Paris, he formed a lasting friendship with the poet Armand Silvestre.

The *Poème d'Avril*, Op. 14 (April poem) written in 1866 initiated their long collaboration. This book of songs dedicated to the composer and critic, Ernest Reyer, introduced the German vocal

cycle into French music. Its originality comes from the alternation of song with the spoken part, and in the treatment of the piano part where Schumann's influence is little known. France at that time, presented by the *Prélude*, Massenet sets spoken quadrains in a casket of fragments for the piano borrowed from the melodies in a follow. The *Fluid Sonnet matinal* (Morning sonnet) flows towards tender pauses, describes an ample curve and fades away, dreamlike. *Voici que les grands lys* (See how the mighty lilies) soars on the generous caress of the piano. *Riez-vous ?* (Did you laugh ?) is recited before a short piano interlude ; juxtaposed solitudes, one sentimental, another confided to the spleen of a vague barcarolle. The ingenuous *Vous aimerez demain* (You will love tomorrow) sets forth verses and refrains in imperturbable harmonic colour : colourful passages span the monotony of *Que l'heure est donc belle*. *Sur la source* carries the vocal line into undulating flowing water, the final grupetto irresistibly evoking Schumann. A recited quatrain introduces the *Complainte* which, in a faded atmosphere, brings the cycle to a close.

Unlike Schumann, Massenet never implicates himself personally in love or death. His romanticism provokes no storm in the soul, he defines it. He never loses his head.

The *Poème du Souvenir* (Poem of Remembrances) written in 1868 to *Scènes* by Armand Silvestre, provided the model for the present cycle. Here Massenet abandons recitation and in its place, introduces continuous dramatic progression. *Lève-toi* (Arise) in a major tone speaks of melancholy in the romantic style. After the calm harmonies of *L'air du soir* (Evening air), impulsive quintuplets carry off. *Un souffle de parfums* (A breath of perfumes) where the ghost of Lully trembles in the fragrant solemnity of a pagan invocation. *Dans l'air plein de fils de soie* (In the air filled with silken threads) slips from a lunar dream into a black winter, where Death stalks and in the same way haunts *Pour qu'à l'Espérance* (So that to hope). Twenty years later, *Werther's* sufferings stemmed from this same despair. *L'Epitaphe* (Epitaph) rings up again the first theme of the cycle.

The *Poème d'Octobre* (October poem) appeared in 1876, dedicated to the painter Ernest Hébert. All five songs are permeated with the various stages of nostalgia. If the style of Massenet asserts itself - perfect prosody, economy of means, long flexuous phrases - he borrows again from Schumann's piano the frantic design for *Qu'importe que l'hiver* (What does it matter if winter). The poems are by Paul Collin, librettist of the long forgotten *Narcisse*, an ancient idyll for soloist and choir that Massenet wrote in 1877, at a time when his *Le Roi de Lahore* triumphed at the Opéra propelling its author to the zenith of glory.

That same year he had on Gabriel Prévost's *Aubade* to music. The central fluorescence and final extatation here one finds already the impetus of Athanael (*Thaïs*, 1894) - expanding the intentions of this insipid text. *Les Aleyons* (The Aleyons) by the Academician Joseph Autran, inspired Massenet in 1887 to write a stormy song in which he approaches the dramatic intensity of Duparc. In 1888, the author of *Manon* (1884) wrote *Marquise*, a «menut pour chant» (a sung minuet), pastiche of an eighteenth century still in fashion, decorating Armand Silvestre's light-hearted verses with unexpected sparkle. *Le Poète et le Fantôme*

(The poet and the phantom), a commented scene by an unknown author, tempted the man of the theatre in 1891. The score specifies: «comme une voix lointaine, un naturellement...» («like a distant supernatural voice...with an accent dechristant...») (with heartrending inflection...). In 1897, the year of *Sapho*, Daniel Garcia Mansilla granted exclusively to M. Massenet the right of setting to music a most engaging poem *Si tu poses*.

In 1896, Massenet gave up teaching at the Conservatoire to devote himself to composition. At the time of his death in Paris in 1912, his operas followed on one after the other regularly, performed in Monte-Carlo, beginning with the *Jongleur de Notre-Dame* (1902). A short piece in 1901 written at the same time as *Grisélidis*, *Le Printemps visite la Terre* (Spring is visiting the earth) springs gaily from a trifling poem by Jeanne Chaffotte. In 1903, Massenet asked Gaston Buchillot to adapt words to an air taken from sketches for *Cherubin* but set aside from the definitive version of this «comédie chantée» first performed in 1905. This became *Oh ! si les fleurs avaient des yeux !...* With *Les Yeux Clos* (When your closed eyes...) of 1905, Lucy Arbell, the first Dulcinea in *Don Quichotte* (1910) sang the rôle of the «solitary reverie», distant souvenir of the famous *Elegie des Erynnies* (1873). Massenet, the skilled craftsman, brings Buchillot's text to life.

In 1901, in *La Revue Blanche*, Debussy recalls Massenet's music in these terms : «The harmonies resembled arms, the melodies, necks. (...) One knows how much that music is shaken by shivers, by pulsions, by embraces that would like to last for ever».

Patrick GILLIS  
translated by Josephine de LINDE

## ZWISCHEN SCHUMANN UND DEBUSSY

Wer von Massenet spricht, denkt an die Oper, vergisst aber, dass er auch zweihundertachtundfünfzig Melodien geschrieben hat. Mehr, als jeder andere französische Komponist. Sie sind den Salonen jener Bourgeoisie bestimmt, die ihm im Theater Beifall spendet, sie haben sofort Erfolg und sind manchmal in fünf Tonarten veröffentlicht.

Jules Massenet wurde 1842 in Montaud (Loire) geboren und trat mit 9 Jahren ins Konservatorium von Paris ein. 1863 erhält er, dank Berlioz, den Prix de Rome und wohnt in der Villa Médicis bis Dezember 1865. Bei seiner Rückkehr nach Paris, knüpft er eine dauernde Freundschaft mit dem Dichter Paul Gavarni und verstreut an-

Das *Poème d'Athanael* (1894) ist 1866 ihre lange Zusammenarbeit. Diese Melodienansammlung, die dem Komponisten und Kritiker Ernest Reyer gewidmet ist, führt den deutschen Gesangzyklus in die französische Musik ein. Ihre Ursprünglichkeit besteht in der Abwechslung von Gesang und Deklamation, und in der Behandlung des Pianos, wo der Einfluss Schumanns vorherrscht, der damals in Frankreich wenig bekannt war. Schon ab dem *Prélud* (Präludium) setzt Massenet vorgetragene Vierzeime in einen Rahmen von pianistischen Bruchstücken, die aus den nachfol-

genden Melodien gegriffen sind. Das flüssige *Sonnet matinal* (Morgensonnett) verläuft bis zu stimmungsvollen Pausen, beschreibt eine weite Kurve und erlöst traumatisch. *Voici que les grands lys* (Die grossen Lilien) steigt vom Piano grosszügig umschmeichelnd auf. *Riez-vous ?* (Lacht Ihr) wird als Motto vor einem kurzen Klavierzwischenspiel vorgetragen ; nebeneinander gestellte Einschüchterungen zeigen sich in der *Complainte* des Schmerzes einer von Barkarole angetroffen. Das unbefangenen *Vous aimerez demain* (Morgen werdet Ihr lieben) legt Verse und Kehrreime in einer harmonischen, unschitterlichen Klängefarbe dar ; malerische Züge füllen die Monotonie von *Que l'heure est donc brève* (Wie kurz ist die Stunde). *Sur la source* (Auf die Quelle) nimmt die Vokallinie in einer Wellenbewegung von sprudelndem Wasser mit, das Grupetto am Ende ruft unwiderstehlich Schumann wach. Ein vorgetragenes vierzähliges Gedicht führt die *Complainte* (Klage) herbei, die in einer verweilten Atmosphäre den Zyklus abschliesst.

Im Gegensatz zu Schumann verwickelt sich Massenet niemals persönlich mit der Liebe und dem Tod. Seine Melodien ruft nicht den Untergang der Seele hervor, sondern definiert ihn. Man verliert dabei niemals den Kopf.

Das *Poème du Souvenir* (Erinnerungsgedicht), 1866 auf Scènes von Armand Silvestre geschrieben, wird das Modell für spätere Zyklusse. Man sieht dort das Vergangen und auf und auf eine fortlaufende, dramatische Stoffierung an. *Lève-toi* (Steh auf) spricht nach romantischer Art von der Melancholie in Dur Tonart. Nach den ruhigen Harmonien von *L'air du soir* (Abendluft) greifen spritzige Quintolen. *Un souffle de parfums* (Ein Hauch von Düften) auf, wo der Geist Lullys in der einhalsamierten Feierlichkeit einer heidnischen Anrufung zittert. Das *Dans l'air plein de fils de soie* (In der Luft voller Seidenfäden) gleitet wie ein Mondtraum in einen schwarzen Winter, der Tod streicht dort herum, sowie er auch in *Pour qu'à l'Espérance* (Damit die Hoffnung herumspukt). *Werthers* Leiden teilen zwanzig Jahre später die selbe Verzweiflung. Das *Epitaphe* nimmt das erste Thema des Zyklus wieder auf.

Das *Poème d'Octobre* (Oktobergedicht) erscheint 1876 und ist dem Maler Ernest Hébert gewidmet. Diese fünf Melodien sind von allen Stadien der Sehnsucht erfüllt. Der Stil Massenets behauptet sich hier in vollendete Prosa. Spurenmarken der Metrik, lange gewordene Phrasen, werden entfernt, noch einmal den Kinder Schumanns den bewegten Ursprung von *Qu'importe que l'hiver* (Was macht es, wenn der Winter). Die Verse sind von Paul Collin, wohlvergessener Opernrechteiter von *Narcisse*, ein antikes Idyll für Solo und Chor, das Massenet 1877 aufführte, während *Le Roi de Lahore* (Der König von Lahore) an der Oper triumphiert und seinen Autor an das Firmament der Ehrenbezeugungen hochsteigen lässt.

In diesem selben Jahr überträgt er *Aubade* (Morgenständchen) von Gabriel Prévost in Musik. Die in der Mitte befindliche Blütezeit und das Ermahen am Schluss - hier sind schon die Anläufe von Athanael (*Thaïs*, 1894) - verstärken das Vorhaben dieses farblosen Textes. *Les Aleyons* (Die Alkyone) vom Mitglied der Akademie Joseph Autran, regen Massenet 1887 zu einer stürmischen Melodie an, wo er der dramatischen Intensität von Duparc näher kommt. Im Jahre 1888 schreibt der Autor von *Manon* (1884) *Marquise*, «Mémoires pour Gengis». Nachahmung eines sehr beliebten 18. Jahrhunderts und er schmückt die tändlerischen Versen mit Armand Silvestre mit untertitelten *Clairs*. *Le Poète et le Fantôme* (Der Dichter und das Phantom), Theatraldiolog von unbekanntem Autor, verlockt den Theaterliebhaber im Jahre 1891. Die Partitur gibt genau an : «wie eine enfernte und übernatürliche Stimme», «mit einem schmerzlichen Akzent...». 1897, im Jahr der Komposition von *Sapho*, gewährt Daniel Garcia Mansilla «M. Massenet das Alleinerecht», das sehr lebhafte gedicht «Si tu poses» (Wenn Du es wagst), in Musik zu setzen.

Im Jahr 1896 verlässt Massenet die Lehrstille am Conservatorium, um sich der Komposition zu widmen. Bis zu seinem Tod 1912 in Paris, folgen die Opern regelmässig aufeinander, die zum ersten Mal in Monte-Carlo, eben mit dem *Jongleur de Notre-Dame* (1902) aufgeführt wurden. *Le Printemps visite la Terre* (Der Frühling besucht die Erde) ist ein kurzes Stück aus dem Jahr 1901, um die selbe Zeit wie *Grisélidis* ; es spricht heiter nach einem unbedeutendem Gedicht von Jeanne Chaffotte hervor. Im Jahr 1903, bietet Massenet Gaston Buchillot um die Bearbeitung eines Textes an, ein Weinen der Erinnerung, *Qu'importe que l'hiver*, die nicht in den Endgültigen Fassung dieses «Gesungenen Komödien» vorkommt, die 1905 uraufgeführt wurde. So entsteht «Oh ! si les fleurs avaient des yeux...» (Oh ! wenn die Blumen Augen hätten). Mit *Les Yeux Clos* (Geschlossene Augen) aus dem Jahr 1905, erhält Lucy Arbell, die erste Dulcinea in *Don Quichotte* von 1910 die Widmung einer ernsten Träumerie, enfernte Erinnerungen, die ewig dauern möchten, geschüttelt ist.

Im Jahr 1901 bezeichnet Debussy in der *Revue blanche* die Musik Massenets in folgenden Worten : «Die Harmonien sind gleichsam die Arme, die Melodien die Nacken. (...) Man weiß, wie sehr diese Musik von Schaudern, Begeisterung und Umarungen, die ewig dauern möchten, geschüttelt ist.

Patrick GILLIS  
übersetzt von Maria-Elisabeth PLANK-SERFATY

© ARION PARIS 1986. Tous droits réservés pour tous pays, y compris l'URSS (Reproduction interdite).

© ARION PARIS 1986. All rights reserved for all the world, USSR included (Copyright reserved)

**LE PRINTEMPS VISITE LA TERRE**

(Jeanne Chaufréte)

*Le printemps visite la terre.  
Sous un ciel pur nous respirons, l'ombre a fui,  
Le soleil déclare la pâquerette des gazons.  
Le printemps visite la terre.  
L'arbre prend sa parure blanche, la feuille commence à verdir,  
Un doux fait vibrer la branche, l'oiseau chante avec le zéphyr.  
Dans les guirlandes des ramées près du chevreuil grimpannt,  
La rose aux lèvres embaumées montre un doux sourire d'enfant.  
Le printemps visite la terre.*

**POÈME D'OCTOBRE** (Paul Collin)

**Prélude**  
Qu'il est doux d'éveiller lentement les pensées  
Que de l'oubli le cœur fidèle a pu sauver  
Et de ressusciter les ivresses passées  
O charme de fermer les yeux et de rêver !

**Autonne**  
Profitons bien des jours d'automne où dans les cieux  
Semblé errer la langueur plaintive des adieux.  
Profitons bien des jours d'automne...  
Je me souviens des tendres choses  
Que se racontaient les amants ;  
Ils faisaient d'éternels serments tous bout  
Quand fleurissaient les roses !  
Profitons bien, etc.

**Les marronniers**  
Hélas ! les marronniers qui bordent les allées  
Dans leur ombre naquire abritant bientôt des nids !  
Leurs fronts sont déjà plus qu'à demi dégarnis,  
Et les bandes d'oiseaux frileux sont envolées !  
Adieu le doux concert des ramages finis !  
Le vent murmure seul ses plaintes désolées  
Et les dernières feuilles, dernières gelées  
Le peu qui reste encore des feuillages jaunis...  
Sur les illusions de ma chère folie  
Passe le douce amer de la mélancolie  
Et mon cœur a senti l'hiver tomber en lui !  
Mes beaux rêves d'ardeur naïve et de jeunesse  
Plus vite que la feuille et que l'oiseau m'ont fui ;  
Hélas ! Et sans espoir que le printemps renaisse !

**Qu'importe que l'hiver**  
Qu'importe que l'hiver éteigne les clarités

*Du soleil assombri dans les cieux attristés.  
Je sais bien où trouver encore  
Les derniers rares rayons de soleil  
Plus belle que l'aube des cieux !  
Toi que j'adore, c'est dans tes yeux !  
Qu'importe que l'hiver ait des printemps défunts  
Dissipé sans pitié les environs défunt !  
Je sais où trouver non fâtrie  
Malgré la bise en furie !  
Une rare et belle fleur !  
O ton cœur, c'est dans ton cœur !  
Ce regard qui, bravant les ombres et la nuit,  
Toujours splendide et pur huit au fond de tes yeux,  
Cette fleur toujours parfumée  
Qui dans ton cœur est enfermée  
Et qui sait survivre à l'éte  
Ma bien-aimée, c'est ta beauté !*

**Roses d'octobre**

*Belles frêleuses qui sont nées  
Quand le soleil embrassait l'air  
Au premier souffle de l'hiver  
Les roses sont étonnées...  
Au lieu des tièdes matinées  
Où riait l'azur frais et clair,  
Pourquoi ces roses rouges de fer,  
Pourquoi ces roses jardinières ?  
Courbant le front languissant,  
Elles ont le présentement  
De leur courte vie épousée  
Un frisson passe dans leurs veines  
Et je crois bien qu'à la rosée  
Elles mêlent parfois leurs pleurs !  
Belles frêleuses qui sont nées, etc.*

**Parcels à des oiseaux**

*Parcels à des oiseaux que leur aile meurtie  
Ne peut plus soutenir dans l'azur leur patrie,  
Et qui tombent sanglants et brisés sur le sol  
Brusquement arrêtés dans l'essor de leur vol,  
Précipités du haut de l'espérance morte,  
Les yeux et le cœur des deux agonisent...  
Qu'importe ? J'ai souffert ! Qu'importe ? J'ai pleuré !  
Mais je n'ai pas maudit...  
Ne crois pas que l'amour que j'ai donné meure !  
Qu'importe ? J'ai souffert ! Qu'importe ? J'ai pleuré !  
Mais je n'ai pas maudit !  
Je m'exile à jamais du bonheur interdit  
Mais la fidélité de mon âme demeure !*

**POÈME D'AVRIL, Opus 14** (Armand Silvestre)**Prélude**

*Une jeune personne, au cœur royal de pluie,  
Sur un parterre tremblant vient de s'agenouiller.  
Et je me sens repris de la douce folie  
De faire des chansons et de me souvenir !  
Les amours trépassés qui dormaient dans mon âme,  
Doux Lazare sur qui j'ai versé tant de pleurs,*

*Soulèvent en riant leur suaire de fleurs,  
Et demandent le nom de ma nouvelle dame.  
Ma Mignonne aux yeux bleus, mets ta robe et fayons  
Sous les bois remplis d'ombre et de mélancolie  
Chercher le doux remède à la douce folie.*

*Le soleil m'a blessé de ses premiers rayons !*

**Sonnet matinal**

*Les étoiles effarouchées  
Viennent de s'envoler des cieux.  
J'en sais deux qui sont cachées,  
Mignonne, dans nos voiles yeux ;  
A l'ombre des vos coquilles  
Et sous vos paupières penchées  
Attendez ! Mes baisers joyeux  
Les auront bientôt dénichées !  
Vous feignez de dormir encor  
Eveillez-vous, mon doux trésor ! etc.  
L'aube a dévoilé les feuillées,  
Le ciel a déserté la terraine,  
Ah ! Ouvrez les yeux, et rendez-hui  
Les deux étoiles envoyées.  
Eveillez-vous, mon doux trésor, éveillez-vous !*

**Voi que les grands lys**

*Voi que les grands lys ont vêtu leur blancheur  
Sur les gazon tremblants l'aube a rendu sa fraîcheur  
C'est le printemps, c'est le printemps !  
Mais l'heure a dévoilé les jeunesse !  
Ma tendre et dévouée m'a dit : le beau soleil  
Le temps est donc venu que tout charmé renaisse  
Partout des chants ! Partout des fleurs ! Double réveil !  
Mais la tiédeur de l'air la rendant moins farouche,  
Je me penchais vers elle, et je posai ma bouche  
Sur son front et sur ses cheveux (bis) ! Double trésor !*

**Riez-vous ?**

*Riez-vous ? Ne riez-vous pas ?  
Quand vous l'avez dit tout à l'heure, ce mot ! Vous l'avez dit si bas !  
Je n'ai pas compris mais je pleure.  
Riez-vous ? Ne riez-vous pas ?  
Petit ! Votre bouche m'éfleure.  
Cé bruit vous l'avez fait si bas !  
Si, c'est un baiser, que je meure !  
Riez-vous ? Ne riez-vous pas ?  
Sur votre bouche, je suis dans vos bras  
Vous m'avez bâillé tout à l'heure !  
Je n'ose y croire, mais je pleure.  
Riez-vous ? Ne riez-vous pas ?*

**Vous aimerez demain**

*Le doux printemps a bu dans le creux de sa main  
Le premier pleur qu'a boit la nature pour l'apôtre  
Voulez-vous que je vous dise qui n'aimez pas ?  
Et vous qui n'aimez plus, vous aimerez demain !  
Le doux printemps a bu dans le creux de sa main  
Le printemps a cueilli dans l'air des fils de soie  
Pour lire sa chaussure et courir par les bois.  
Vous aimerez demain pour la première fois,  
Vous qui ne savez pas cette immortelle joie*

*Le printemps a cueilli dans l'air des fils de soie  
Le printemps a jeté des fleurs sur le chemin  
Que Mignonne remplit de son rire sonore  
Vous aimerez demain, vous qui n'aimez encore, etc.  
Le printemps a jeté des fleurs sur le chemin.*

**Que l'heure est donc brève**

*Que l'heure est donc brève, qu'on passe en aimant !  
C'est moins qu'un moment, peu plus qu'un rêve.  
Le temps nous enlève notre enchantement.  
Que l'heure est donc brève, etc.*

*Sous le flot dormant souffrait la grève ; m'aimas-tu vraiment ?*

*Fût-ce seulement un peu plus qu'un rêve ?*

*Que l'heure est donc brève, etc.*

**Sur la source**

*Sur la source elle se pencha :  
La source refléta son image,  
Et ce fut un charmant mirage  
Qu'un peu de vent effaroucha.  
Sous les grands bois elle chantait :  
L'oiseau doubla son chant sauvage  
Et ce fut un charmant ramage  
Qui le printemps tient à la source.  
Quand j'effeuille son doux visage,  
Sa bouche ma bouche double.  
Le vent peut balayer la plager  
Mignonne, que me fait l'orage,  
Ton baiser reste toujours là, etc.*

**Complainte**

*Nous nous sommes aimés trois jours ;  
Trois jours elle me fut fidèle, trois jours.  
Le temps nous enlève notre éternelle amour !  
Quoi ! Si j'ai perdu, madame,  
Ne devais-vous revenir ?  
Si, je reviendrai peut-être...  
Si, bien sûr, je reviendrai !  
Va m'attendre à la fenêtre de plus loin te reverrai ;  
J'attends à la fenêtre le retour tant espéré,  
Mais, ni bien sûr ni peut-être, ni jamais la reverrai !  
Bien fol qui croit quand sa dame lui jure de revenir.  
Je meurs ! Adieu !  
Adieu ma chère âme, j'ai gardé ton souvenir !*

**LES ALCYONS** (Joseph Autran)

*Vos destins sont pour l'homme un étrange mystère  
Toujours suspendus sur les eaux,  
Vous ne vous posez pas et vous laissez la terre  
Abriter les autres oiseaux.  
L'aigle a le roc sublime, et le moineau la tuile ;  
L'alouette a les verts sillons ;*

Vous n'avez sous les cieux, vous, qu'une ombre mobile,  
Alcyons, tristes Alcyons !  
De nos âmes, hélas ! vous êtes bien l'emblème.  
Ballotés d'éueil en éueil,  
Nous allons, nous jetons au ciel, comme vous-même,  
Un cri de détresse et de deuil.  
Nous ne pouvons, nous, que la vaste amertume  
De nos amantes passions,  
Et vivons, comme nous, toujours sur une écume,  
Alcyons, tristes Alcyons !

#### AUBADE (Gabriel Pevost)

Le jour paraît à l'aurore ;  
Or l'ond couvre des fruits d'aile ;  
Je vais venir sur la maison  
L'essaim des jeunes hirondelles,  
Chère blonde, il est temps d'ouvrir  
Ta fenêtre au parfum des roses...  
Ton âme aussi va refleurir  
Avec les perverches écloées !  
Vole au ciel, dépose ta voile,  
Fredonnant leurs chansons joyeuses  
Et, sous leurs fronts demi-voilés,  
Les fleurs d'avril insouciantes,  
Il ne faut aimer qu'une fois ;  
Le bœuf te dit : sois fidèle ;  
Et sur sa tige l'aspédrole  
Te dira : je suis ton père et crois !  
Le printemps va renouer et la terre s'éveille  
Une étoile au ciel bleu, la dernière qui veille  
Semble un premier sourire aux lèvres d'un amant,  
La brise du matin souffre doucement.  
Salut à toi, printemps ! Salut à toi, lumière !  
Ma belle fiancée, entr'ouvre ta paupière !  
Le jour paraît à l'horizon, etc.

#### POEME DU SOUVENIR (Armand Silvestre)

##### Lève-toi

Lève-toi, chère ensevelie !  
Déchire ton linceul de fleurs ;  
Tu n'as pas oublié mes pleurs ?  
La paix devrait faire son rideau !  
Je te rappelle que je suis ta mère,  
Qui t'as pris tes chères couleurs ?  
J'ai longtemps dormi sous des fleurs  
Et le plus doux charme s'oublie !  
Ah ! je ne sais par quelle folie  
Je t'aime encore tous tes pâleurs ;  
Vos cheveux, vos yeux, vos pleurs, etc.  
Le chemin des roses s'oublie,  
Je meurs de ta mélancolie !  
Viennent de nouvelles douleurs !  
C'est le printemps, cueillons des fleurs !  
Lève-toi, etc.

**L'air du soir**  
L'air du soir emportait sous les feuillages sombres

Comme un parfum du ciel, l'âme des voluptés ;  
Les rêves se levaient partout avec les ombres ;  
Celle qui fut mon cœur était à mes côtés.  
Nous suivions les grands bois parmi l'herbe mouillée,  
L'air au front, l'œil au ciel, la bruyère aux genoux ;  
Et comme le vent de la brise, de la feuillée  
Un cœur se prit à gémir presque,  
Ce sanglot sans faille poursuivait mon oreille  
S'en fut jusqu'à mon cœur joyeux et l'affligea.  
La santé fleurissait sa beauté sans parfle  
Et je cherchais pourquoi l'onde pleurait déjà !

##### Un souffle de parfums

Un souffle de parfums s'élève  
Des taillis profonds où son rêve  
Suivait le vol d'un long expat ;  
Me vint l'odeur de la rose,  
Nou ! Ce sont les fleurs que le soir  
Mêle à la bruyère endormie.  
Une musique douce et frêle  
Sur ses pas murmure pour Elle  
L'adieu de tout ce qu'elle fuit ;  
Mon Dieu ! J'entends sa voix dans l'ombre !  
Non ! C'est l'heure de la nuit  
Apprend tout bas au grand bois sombre.  
Noit austère, bois solitaire,  
Qui voilez d'un double mystère  
Le secret des bonheurs passés,  
Rendez-moi l'halène embaumée  
Et les cheveux de fleurs tressés,  
Et la voix de la Bien-aimée !

##### Dans l'air plein de fils de soie

Dans l'air plein de fils de soie  
Mouvent les flots des étoiles,  
Les étoiles, les étoiles déplorant  
Ma mie était toute jove (sic) !  
Oh ! le beau jour de printemps ! (bis)  
L'air ou flottait la corse  
D'un clair de lune ardenté  
Baignait ma blanche maîtresse  
Ma mie était toute ivresse !  
Oh ! la douce nuit d'été ! (bis)  
L'air froid qui siffla à ma porte  
Seul bâton qui éclata ouvert ;  
Ma mainne, le vent l'emporta !  
Ma mie est peut-être morte !  
Oh ! le triste soir d'hiver (sic) ! (ter)

##### Pour qu'à l'Espérance

Pour qu'à l'Espérance il ne cède  
J'ai misé mon cœur révolté  
Dans la morte fidélité  
Du sauve qui le possède  
Vers l'horizon où l'Aube a lui,  
Pour qu'un vain rêve ne l'emporte  
Comme une inexorable porte  
J'ai fermé le Passé sur lui.

J'ai dit : Ma part me fut comptée  
D'amour sans en pouvoir mourir.  
L'ombre est douce à qui veut souffrir,  
Que me fera l'Aube enchantée ? (bis)  
Puisque ne peut m'être rendu  
L'heure de revoir le doux visage,  
Qui fut ma joie et mon courage !  
Et que perdant j'aurai perdu !

##### Epitaphe

Souvenir éternel, regret inconsolé,  
Amour qui fus ma vie et qui t'es envolé !

##### SI TU L'OSE (Daniel Garcia Mansilla)

Viens plus près, tout près à l'asseoir,  
Viens pour te conter des choses ?  
Je me sens très fou ce soir,  
Peut-être sont-ce les roses ?  
Rouges dans tes roux cheveux ?  
Donne ta tête, je veux  
Quand tu es tout en soi de brune  
Est vert comme un vert gazon  
C'est si drôle ta chanson  
Que je sens unclair de lune  
Dans tes certes ! Je ris beaucoup  
De tes courbes et tes ondulations  
Au fond de tes yeux étranges  
Brille comme un feu follet  
Sous tes cils aux larges franges  
Et je le guette affolé  
Tu te tais, toujours tu gloses ?  
Regardons-nous (bis), si tu l'oses ?

##### MARQUISE (Armand Silvestre)

Vous en souvenez-vous, Marquise ?  
Vous avec une robe exquise  
De blanc satin ;  
Et l'archet marian nos âmes,  
La main dans la main nous dansâmes  
Jusqu'au matin.  
Moi, j'ai gardé toujours la mémoire,  
A vos petits pieds des sandales de moire  
D'un silencio lis dessinant vos pas,  
De ce menuet vous faites la gloire,  
Immortel regret d'un passé lointain,  
Vous en souvenez-vous, Marquise ?, etc.  
Lorsque l'aube au ciel mit sa robe rose  
L'approuche et fit me rendit mirose  
En m'ouvrant pour que se dé trembler  
Des pliures dans les yeux, n'ont vous parler,  
A votre corsé je mis une rose  
D'un timide amour ave clandesin !  
Et l'archet marian nos âmes, etc.

##### LES YEUX CLOS (Gaston Buchillot)

Quand tes yeux clos ne verront plus  
Les lieux charmants où nous aimâmes,  
J'aurai des sanglots plein mon âme,  
Quand tes yeux clos ne verront plus.

Sous le poids lourd des destinées,  
Courbant un front qui se souvient,  
Ton souvenir restera men  
Dans le tourbillon des années.  
Quand tes yeux clos ne verront plus  
Les fleurs qui s'ouvrivent pour te plaire,  
J'en couvrirai ta tombe chère,  
Quand tes yeux clos ne verront plus !

##### LE POÈTE ET LE FANTOME (Anonyme)

Le poète Qui donc es-tu, forme légère  
Qui devant moi je vois toujours ?  
Le fantôme Je n'appartiens plus à la terre :  
Viens pour te conter des choses ?  
Le poète Je suis l'ombre de tes amours.  
Ils sont bien morts les anciens charmes  
Et je relâche l'odeur de l'ancien.  
Le fantôme Je suis le spectre de tes formes  
Rappelle-toi quand tu pleuras,  
Oui, j'ai souffert de durs martyrs,  
L'oubli seul a séché mes yeux.  
Le fantôme Je suis l'âme de tes sourires :  
Rappelle-toi, tous ces heures...  
Le poète J'ai dû relâcher toutes ces choses :  
C'est long, ton rôle...  
Le fantôme Oscrav's tu mor les roses  
Parce qu'Avril s'est envoyé ?  
Le poète Fantôme aimé de ma maîtresse,  
Reprends ton vol et laisse-moi !  
Le fantôme Je suis l'âme de ta jeunesse,  
Rappelle-toi, rappelle-toi !  
Le poète Ami, je suis le fantôme de ton cœur,  
L'amour descendit du ciel bleu !  
Le fantôme Si vite qu'en ait passé l'heure,  
Tu fus aimé, rends grâce à Dieu !  
Le poète Oh ! ma jeunesse, êtes-vous morte...  
Où sont les jours où l'on m'aimait ?  
Le fantôme Je suis celui qui les rapporte,  
Rappelle-toi, rappelle-toi, permets...  
Le poète O fantôme qui me réclame,  
D'où peus-tu donc me revenir ?  
Le fantôme J'ai ma demeure en ton âme...  
Ami, je suis le Souvenir...

##### OH ! SI LES FLEURS AVAIENT DES YEUX ! (Gaston Buchillot)

Oh ! si les fleurs avaient des yeux,  
Ils seraient de mélancolie.  
Oh ! si les fleurs avaient des yeux,  
Quels leurs longs et gémants regards  
Et si les fleurs avaient des ailes,  
Elles seraient en pur volours,  
Et si les fleurs avaient des ailes,  
Elles s'enfuirait vers l'amour.  
Mais si les fleurs avaient une âme  
En leurs calices ciselés,  
Mais si les fleurs avaient une âme,  
Leurs parfums seraient des baïssers.

SIDE 1

## SPRING IS VISITING THE EARTH (Jeanne Chaffoite)

Spring is visiting the earth.  
We breathes through a pure sky, shade has flown,  
The sun lights up the daisy of the lawn.  
Trees lose their white mantle, leaves turn green,  
A duet shakes the branches, a bird sings with the zephyr,  
In the garlands of leafy boughs near the climbing honeysuckle,  
The rose with perfumed lips offers a sweet child's smile.  
Spring is visiting the earth.

## OCTOBER POEM (Paul Collin)

**Prelude**  
How sweet it is to slowly awaken thoughts  
The faithful heart has managed to save from oblivion  
And to resurrect past ruptures  
Oh, the charm of shutting one's eyes and dreaming !  
**Autumn**  
Let us make the most of autumn days where in the skies  
The plaintive lamento of farewells seems to linger  
Let us make the most of autumn days ...  
I remember the sweet things  
Lovers told one another :  
They made perfume in low voices  
When the flowers were in bloom !  
Let us make the most of autumn days, etc.  
Alas ! Destiny who drives us on  
Is at times so demanding !  
Will you return, handsome lover,  
When will the sweet season return ?  
Let us make the most of autumn days, etc.

**The chestnut trees**  
Alas ! The chestnut trees which border the lanes  
Not long ago sheltered nests in their shade !  
Their brows are now more than half bare  
And the flocks of shivering birds have flown away !  
Adieu the soft concert of warbling now ended !  
Only the wind murmurs its desolate laments  
And we see still remains of yellowed leaves ...  
The little that still remains of yellowed leaves ...  
Across the illusions of my dear folly  
Passes the bitter doth of melancholy  
And my heart feels winter fall on it !  
My beautiful dreams of naive passion and youth  
Have fled from me more quickly than the leaf or bird ;  
Alas ! And may spring be born again without hope !

**No matter if winter**  
No matter if winter extinguishes the brightness

Of a sun darkened in sad skies.  
I still know where to find  
The brilliant rays of a dawn  
More brilliant than the dawn of the skies !  
You, whom I adore, it is in your eyes !  
No matter if winter dissipates merrily  
The intoxicating perfumes of deceased springs !  
I know where to find unwilted  
Despite the fury of the North wind  
A rose still in bloom !  
Oh my love, it is in your heart !  
This is the rose in the shadows of the night  
Always splendid and pure lights the depths of your eyes,  
This flower always fragrant  
That is enclosed in your heart  
And knows how to endure until summer  
My beloved, it is your beauty !

**October roses**  
Beautiful, chivalrous ones who were born  
When the sun embraced the air  
At the first breath of winter  
The roses are astonished ...  
In place of tepid mornings,  
When the sky beamed fresh and clear,  
Why this sky the color of steel ?  
Why this sky the color of steel ?  
Languidly bowing their heads,  
They have the premonition  
Their short life is at an end.  
A shiver passes through their hearts  
And I am sure that sometimes their tears  
Are mingled with the dew !  
Beautiful, chilly ones, etc.

**Like birds**  
Like birds whose wounded wing  
Can no longer support their home in the sky,  
And which fall to the floor bloody and broken  
Suddenly brought up in full flight,  
Fallen from the summit of dead Hope,  
My now-cherished vows dying...  
What does it matter ? I have suffered ! What does it matter ? I have wept !  
But I did not curse ...  
Do not think that the love I gave you is dying !  
What does it matter ? I have suffered. What does it matter ? I have wept !  
But I did not curse !  
I banish myself for ever from forbidden happiness  
But my soul remains faithful !

**APRIL POEM, Opus 14 (Armand Silvestre)**  
**Prelude**  
A chilly rose, the heart drowned by rain,  
Has just bloomed on a trembling branch.  
And I feel seized again by a gentle madness  
To write my songs and recall memories !  
Departed loves that slept in my soul,  
Gentle Lazarus on whom I lavished so many tears,

Lift up smilingly their shroud of flowers,  
And ask me the name of my new love.  
My blue-eyed darling, dress and let us fly  
To the woods filled with shade and melancholy  
To seek the gentle remedy for mild folly.  
The sun wounded me with its first rays !

**Morning song**  
Frightened song  
I have just flown from the skies,  
I know two who are in hiding,  
Darling, in your pretty eyes ;  
In the shade of your silky lashes  
And beneath your drooping lids  
Wait ! My joyful kisses  
With your friend's eyes  
You're preparing to sleep still  
Wake up, my gentle treasure ! etc.  
Dawn is weeping beneath the foliage,  
The deserted sky is full of boredom,  
Ah ! Open your eyes, and give him back  
The two missing stars.  
Wake up, my gentle treasure, wake-up !

**See how the mighty lilies**  
See how the mighty lilies have put on their whiteness  
Dawn spreads its freshness over the shivering lawns  
It is spring. It is morning. Double youth !  
My love, awakening said to me : the beautiful sun !  
The time has come when all charm is reborn  
Songs everywhere. Flowers everywhere ! Double awakening !  
But the tepidness of the air renders her less fierce,  
I lean towards her, and I plant her kiss  
On her brow and on her hair (twice) ! Double treasure !

**Did you laugh ?**  
Did you laugh or didn't you ?  
When, earlier out, you said that word. You said it in such a low voice !  
I did not understand but I am weeping.  
Did you laugh or didn't you ?  
Take pity ! Your mouth brushes against me.  
That sound, you made so softly !  
If I was a king, let me be a king.  
Did you laugh or didn't you ?  
On my neck, I feel your arm  
You kissed me just now !  
I hardly dare believe it, but I am weeping.  
Did you laugh or didn't you ?

**You will love tomorrow**  
Sweet Spring has drunk in the hollow of her hand  
The first tear she down her fall in the wood  
You will love tomorrow, you who have not yet loved,  
And you who no longer love, you will love tomorrow !  
Sweet Spring has drunk in the hollow of her hand  
Spring has plucked silken threads from the air  
To fasten her shoe and run through the woods.  
You will love tomorrow for the first time,  
You who do not know this immortal joy

Spring has plucked silken threads from the air  
Spring has strewn flowers in the path  
That my love fills with her melodic laugh  
You will love tomorrow, you who have not yet loved, etc.  
Spring has strewn flowers in the path.

## How brief the hour

How brief the hour one spends in loving !  
It is less than a moment, a little more than a dream.  
Time removes enchantment from us  
How brief the hour, etc.  
Under the sleeping waters sighs the shore ; do you really love me ?  
Was it really little more than a dream ?  
How brief the hour, etc.

## At the spring

She leaned over the spring :  
The spring reflected her image,  
And made a charming mirage  
That a slight wind startled.  
In the great forest she sang :  
The forest filled it with a wild song  
And it was a charming warbling  
The distant wind carried away.  
When I stroked her sweet face,  
Her mouth, my mouth doubled  
The wind can sweep the shore,  
Darling, no matter what the storm does to me,  
Your kiss will always remain, etc.

## Lament

For three days we loved one another ;  
For three days she was faithful to me, three days.  
Eternal steadfastness or eternal loves !  
What ! Leaving so soon, madame,  
Will you be coming back ?  
Yes, I shall be coming back perhaps...  
Yes, of course, I shall be back !  
Go, wait for me at the window ; I shall see you longer ;  
I will open the window for the longed-for return.  
But, neither of course, nor perhaps, never to see her again !  
He who believes her beloved when she swears she will return is a fool.  
I die ! Adieu !  
Adieu my dear soul, I have kept you in my memory.

SIDE 2

**THE ALCYONS (Joseph Autran)**  
Your destinies are for man a strange mystery  
For ever suspended above the water.,  
You never land and you leave the land  
To shelter other birds.  
The eagle on the sublime rock, and the sparrow on the tile ;  
The skylark on the green fields :

You have beneath the sky, you, but a mobile shadow,  
Aleyons, sad Aleyons.  
Of our souls, Alas ! you are surely the symbol  
Tossed about from rock to rock,  
We go, we cast into the sky, like you,  
A cry without sound of mourning.  
We possess nothing, but the vast bitterness  
Of our shifting passions,  
And we live, like you, always on a wave,  
Aleyons, sad Aleyons !

#### MORNING CONCERT (Gabriel Prévost)

Day is appearing on the horizon ;  
Our souls, Alas ! are full of wings ;  
I see arriving on your brow  
A swarm of young swallows.  
Dear Sweetheart, it is time to open  
Your window to the perfume of the roses...  
Your soul too will flower again  
With the opening periwinkles !  
Scented dreams pass by  
Humming their joyful songs  
And, on their partly veiled brows,  
Carefree April flowers  
One has only to love but once ;  
The blueberry's be faithful ;  
And on its stem the asphodel  
Says : be pure, hope and believe !  
She who loves you, her heart is waking up  
A star in the blue sky, the last to keep watch,  
Seems like a first smile on the lips of a lover.  
The morning breeze sighs gently.  
Greetings to you, Spring, Greetings, light !  
My lovely fiancee, half open your lid !  
Day is appearing on the horizon, etc.

#### POEM OF REMEMBRANCE (Armand Silvestre)

Arise, dear buried one !  
Tear open your shroud of flowers ;  
You have not forgotten my tears ?  
One forgets the sweetest teardrop !  
I still love you in your paleness ;  
Who has taken your dear colours ?  
I have slept for a long time under flowers  
And one forgets the sweetest charm !  
Ah ! I know not what madness  
I still love you in your paleness ;  
Come, the roses will drink their tears, etc.  
One forgets the birth of roses,  
I die from love, melancholy !  
Come new sufferings !  
It is Spring, let us gather flowers !  
Arise, etc.

**Evening air**  
The evening air swept along under the dark leaves

Like a perfume from heaven, the soul of exquisite delight :  
Dreams rose up everywhere with the shadows ;  
That which was my heart was at my sides.  
We followed the great woods through damp grass,  
Air on our brow, eyes to the sky, heather at our knees :  
And as Sir Walter Scott says, in the foliage  
A sob without cause started me.  
This sob without pity started me.  
Reached my joyful heart and saddened it.  
Health bedecked her unrivaled beauty  
And I wondered why the water wept already !

#### A breath of perfumes

A breath of perfumes arose  
From the deep coppice where his dream  
Followed the flight of a long hope ;  
Did it come to me from her ?  
No ! It is the fragrance of the evening  
Mingles with the sleeping heather.  
A music soft and fragile  
On his footsteps murmuring for Her  
The farewell from all she flees ;  
My God ! I hear her voice in the shadow !  
No ! It is the song the night  
Is telling me in the darkness, dark wood.  
August night, solitarium wood,  
Who veils in double mystery  
The secret of past joys,  
Give me back the balmy breath  
And the strands of flowers entwined,  
And the voice of the Beloved !

#### In the air filled with silken threads

In the air filled with silken threads  
Rose the quivering lilies,  
The lilies the dawn arrays  
My beloved was all joy !  
Oh ! The sweet night of spring ! (twice)  
The air where floated a caress  
Of silver moonlight  
Bathed my pale mistress  
My beloved was all rapture !  
Oh ! The sweet night of summer ! (twice)  
The cold air which whistles at my door  
Alone pushes it half open ;  
The wind has borne off my lament !  
My beloved is perhaps dead !  
Oh ! The sad evening of winter (thrice)

#### So that to Hope

So that to Hope he does not succumb  
I have blocked up my revolted heart  
In gloom, in silence, in death  
From the memory that possessed it.  
Towards the horizon where dawn has broken ,  
So that a vain dream does not carry it away  
Like an inexorable door  
I have closed the past on it.

I said : My part has been counted  
To love without being able to die.  
Shade is sweet to those who wish to suffer  
What can this enchanting dawn do for me ? (twice)  
Since it is impossible to return to me  
Time spent with the dear one,  
Who was my joy and my strength.  
In losing that I lost everything !

#### Epitaph

Everlasting souvenir, inconsolable regret  
Love that was my love and which has left you !

#### IF YOU DARE. (Daniel Garcia Mansilla)

Come closer, I am very near,  
Come to me tell me things !  
I feel quite bad this evening,  
Perhaps it is because of the red roses  
In your chestnut hair.  
Relinquish your head, I want it !  
When you laugh, your eye of brown  
Are green like a green vine  
Your smile is amusing  
That I feel a beam of moonlight  
In my heart, I laugh a lot  
To see how white your nape is.  
In the depths of your strange eyes  
Shine a will o' the wisp  
Beneath your eyelashes with their broad fringes  
And I watch out for it terror-stricken  
You become silent, do you always carp ?  
Let us look at one another (twice), if you dare !

#### MARQUISE (Armand Silvestre)

Do you remember, Marquise ?  
You had an exquisite dress  
Of white satin ;  
And the bow linking our souls,  
Hand in hand we danced  
Until morning.  
Me, I have always kept the convenient  
Or rather necessary on your feet  
A wake of lilies marking your path,  
You were the glory of that minuet,  
Immortal regret of a distant past.  
Do you remember, Marquise ?, etc.  
When dawn in the sky put on her pink robe  
The approach of day made me morose  
And the heart that began to tremble  
With fear in my eyes, not daring to speak to you,  
In your bodice, I put a rose  
For a timid love, secret confession !  
And the bow linking our souls, etc.

#### CLOSED EYES (Gaston Buchillot)

When your closed eyes no longer see  
The charmed places where we loved,  
My soul will fill with tears,  
When your closed eyes no longer see.

Under the heavy weight of destinies,  
Bending a brow that remembers,  
Your memory will remain mine  
In the whirlwind of the years.  
When your closed eyes no longer see  
Flowers opening to please you,  
It will cover your dear tomb with them,  
When your closed eyes no longer see !

#### THE POET AND THE PHANTOM (Anonymous)

The poet	Who are you, light being, Whom I see before me always ?
The phantom	I no longer see, nothing can call : I am the shadow of your love,
The poet	They are dead and gone the old charms And I laugh at the times I loved.
The phantom	Lam the spectre of your tears Remember me when you weep,
The poet	Yes, I have suffered harsh pains, Only oblivion has dried my eyes.
The phantom	I no longer see, you are dead, Remember you happy days ...
The poet	I must have dreamt all the nice things That vain dream has left me !
The phantom	Do you dare deny roses Because April has left us ?
The poet	Phantom beloved of my mistress Take up your flight again and leave me !
The phantom	I have seen you, I have loved you, Remember me, remember me !
The poet	So it was, before, in my dwelling place Love came down from a blue sky !
The phantom	Though the hour passed so quickly, You were loved, give thanks to God !
The poet	Oh, my youth, are you dead... Who was the one who I was loved ?
The phantom	I am the one who brings them back. Return to me, God allows it...;
The poet	Oh phantom who calls me, Where do you come from ?
The phantom	I live in your soul, Friend, I am Memory...

**OH ! IF FLOWERS HAD EYES** (Gaston Buchillot)  
Oh ! If flowers had eyes,  
They would be melancholic  
Oh ! If flowers had eyes,  
How pretty their tears would be.

And if flowers had eyes,  
They would be of pure velvet,  
And if flowers had wings,  
They would flee towards love.

But if flowers had a soul  
In their engraved galaxies,  
But if flowers had a soul,  
Their perfumes would be kisses.

**DER FRÜHLING BESUCHT DIE ERDE**

(Jeanne Chafotie)

Der Frühling besucht die Erde.  
Wir atmen unter einem klaren Himmel, der Schatten ist gewichen,  
Die Sonne erhellt das Gänseblümchen im Rasen.  
Der Frühling besucht die Erde.  
Der Baum nimmt seinen weissen Schmuck, das Blatt beginnt zu grünen,  
Ein Duett lässt den Zweig vibrieren, der Vogel singt mit dem Zephir,  
In den verweigten Girlanden näht beim sich aufschwingenden Geissblatt,  
Zeigt die Rose mit duftenden Lippen ein sanftes Kinderlächeln.

**OKTOBERGEDICHT** (Paul Collin)**Präludium**

Wie süss ist es, langsam die Gedanken aufzuwecken,  
Die das treue Herz von der Vergessenheit rettende  
Und die vergangenen Freudenrausche wieder zu erwecken  
Oh Zauber, die Augen zu schliessen und zu träumen !

**Herbst**

Nützen wir wohl die Herbststage aus, wo in den Himmel  
Die klagende Wehnmut des Abschieds zu irren scheint  
Nützen wir wohl die Herbststage...  
Ich erinnere mich der zärtlichen Dinge  
Die uns in den Herzen verzaubern...  
Sie schworen sich ganz leise ewige Eide  
Als die Rosen blüthen!  
Nützen wir wohl, etc.  
Ach ! Das Schicksal, das uns führt  
Ist manchmal so unerträglich !  
Werdet Ihr wieder kommen, schöne Liebhaber  
Wann wird die sanfte Jahreszeit wiederkommen ?  
Nützen wir wohl, etc.

**Die Kastanienbäume**

Ach ! Die Kastanienbäume, die die Alleen säumen  
Beschütztet früher in ihrem Schatten manche Neste !  
Ihre Häupter sind schon mehr als zur Hälfte kahl,  
Und die leicht frierenden Vogelscharen sind fort geflogen !  
Auch sie zum Krieger gegen den Feind schwitzscher's !  
Der wind war warm und seit' tröstlosen Klagen  
Und wir werden sehen, wie beim ersten Frost  
Das Wenige, was noch vom vergilbten Laub bleibt, fallen wird...  
Über die Illusionen meiner lieben Nartheit  
Geht die bittere Zweifel der Melancholie  
Und mein Herz fühlte, wie der Winter in es einfiel !  
Mein schönen Träume von naiver Liebe und Jugend  
Haben mich schneller als das Laub und der Vogel geflossen ;  
Ach ! Und dass der Frühling ohne Hoffnung wieder kommt !

**Was macht es, wenn der Winter**

Was macht es, wenn der Winter die Helle der verdunkelten Sonne  
In dem betrübten Himmel erlöscht.  
Ich weiss wohl, wo ich noch

Die glänzenden Strahlen der Morgendämmerung  
Noch schöner als den Anfang der Himmel finde !  
Du, die ich anbete, es ist in Deinen Augen !  
Was macht es, wenn der Winter verstorbene Frühlinge trägt  
Wenn er ohne Mitteln die herauschenden Dünfe vertrieb !  
Ich weiss, wo ich, unverweilt:  
Trotz des wwendenden Winters  
Eine Seele nicht grün in Blau finde !  
Oh mein Liebster, es ist in Deinen Herzen !  
Dieser Strahl, der den Schatten und der Nacht trotzt  
Immer herrlich und rein, leuchtet inmitten Deinen Augen  
Diese immer duftende Blume,  
Die in Deinem Herz eingeschlossen ist,  
Und die den Sommer zu überleben weiß  
Ist meine Geliebte, Deine Schönheit !

**Oktoberrosen**

Schöne, leicht Frierende, die erwachten,  
Als die Sonne die Luft versengt,  
Beim ersten Atem des Winters  
Sind die Rosen erstaunt...  
Anstatt der lauen Morgen  
Wo der blaue Azur frisch und hell lachte,  
Warum ist der Himmel so trübe Himmel  
Warum diese kurzen Tage ?  
Indem sie das Haupt matt biegen  
Haben sie das Vorgefühl  
Ihres kurzen zur Neige gehenden Lebens.  
Ein Schauder geht durch ihre Herzen  
Und ich glaube wohl, dass der Morgen tau  
Ihre Tränen manchmal beismischen !  
Schöne, leicht Frierende, die erwachten, etc.

**Gleich Vögeln**

Gleich Vögeln, deren verwundeter Flügel  
Sie nicht mehr im Azur, ihrer Heimat, tragen kann  
Und die blutend und gebrochen auf den Boden fallen  
Plötzlich im Aufschwung ihres Fluges aufgehalten,  
Von der toten Hoffnung herabgestürzt,  
So liegen sie schlafend, Wünsche im Sterben...  
Was soll's ? Ich habe geflüchten ! Was soll's ? Ich habe geweint !  
Aber ich habe nicht verflucht !  
Glaube nicht, dass die Liebe stirbt, die ich Dir gab,  
Was soll's ? Ich habe geflüchten ! Was soll's ? Ich habe geweint !  
Aber ich habe nicht verflucht !  
Ich verbanne mich für immer vom untersagten Glück  
Aber die Treue meiner Seele bleibt erhalten !

**APRILGEDICHT, Opus 14** (Armand Silvestre)**Präludium**

Eine schwedische Rose, das Herz in Regen getrankt,  
Hat sich soeben auf zitternden Zweig entfaltet,  
Und ich fühle mich von der sanften Nartheit befallen,  
Gesänge zu machen und mich zu erinnern !  
Die dahingeschiedenen Liebschaften, die in meiner Seele schliefen,  
Sanfter Lazarus, über den ich so viele Tränen vergoss,  
Sie lüften lachend ihr Leichentuch aus Blumen,  
Und fragen mich nach dem Namen meiner neuen Dame.

Meine Liebliche Blauäugige, ziehe Dein Kleid an und lasst uns flüchten  
In die Wälder, angefüllt mit Schatten und Melancholie  
Um die sanfte Medizin für die sanfte Nartheit zu suchen.  
Die Sonne hat mich mit ihren ersten Strahlen verletzt !

**Morgensonett**

Die sanften kleinen Sterne  
Sind soeben von den Himmeln weggeflogen.  
Ich weiss von zweien, Liebliche,  
Die sich in Euren hübschen Augen versteckt haben ;  
Im Schatten Eurer seidigen Wimpeln  
Und unter Euren gesenkten Augenlidern  
Wartet ! Mein fröhlichen Küsse  
Werden sie bald aufgefunden haben !  
Ihr geht auf, Ihr geht auf  
Wacht auf, mein sanfter Schatz ! etc.  
Die Morgendämmerung weint unter dem Laub  
Der verlassene Himmel ist voller Langeweile  
Ah ! Öffnet die Augen, und gebt ihm  
Die zwei verschwundenen Sterne zurück.  
Wacht auf, mein sanfter Schatz, wacht auf !

**Die grossen Lilien**

Nun haben die grossen Lilien sich in Weise gekleidet  
Die Morgendämmerung breiten ihre Frische auf dem zitternden Rasen aus  
Es ist Frühling, es ist Morgen ! Doppelte Jugend !  
Meine Liebe sagt mir heim Aufwachen : die schöne Sonne !  
Die Zeit ist also gekommen, auf dass jeder Reiz zu neuem Leben komme  
Überall Gesänge ! Überall Blumen ! Doppeltes Aufwachen !  
Aber da die laue Luft sie weniger scheu macht  
Beugte ich mich zu ihr und setzte meine Lippen  
Auf Ihre Stirn und auf Ihre Haare (zweimal) ! Doppelter Schatz !

**Lacht Ihr ?**

Lacht Ihr ? Lacht Ihr nicht ?  
Als Ihr soeben dieses Wort ausgesprochen habt ! Ihr saget es so leise !  
Ich habe nichts verstanden, aber ich weine.  
Lacht Ihr ? Lacht Ihr nicht ?  
Habt Mitleid ! Euer Mund berührte mich.  
Dieses Geräusch, Ihr machtet es so leise !  
Waren es ein Kuss war, so möchte ich vergehen !  
Lacht Ihr ? Lacht Ihr nicht ?  
Ich fühle Euren Arm an meinem Hals  
Ich habe mich soeben geküßt !  
Ich wage es nicht zu glauben, aber ich weine.  
Lacht Ihr ? Lacht Ihr nicht ?

**Morgen werdet Ihr lieben**

Der sanfe Frühling hat in seiner jungen Hand  
Die sanften kleinen Sterne, die die Morgendämmerung im Wald fallen liess  
Morgen werdet Ihr lieben, Ihr, die Ihr noch nicht geliebt habt,  
Und Ihr, die Ihr nicht mehr lieben werdet, morgen werdet Ihr lieben !  
Der sanfe Frühling hat in seiner hohlen Hand getrunken.  
Der Frühling hat in der Luft Seidenfäden geplückt  
Um seine Schuhe zuzubinden und durch die Wälder zu laufen.  
Morgen werdet Ihr zu ersten Mal lieben,  
Ihr, die Ihr diese unsterbliche Freude nicht kennt  
Der Frühling hat in der Luft Seidenfäden geplückt  
Der Frühling hat Blumen auf den Weg geworfen

Den Mignonne mit klangvollem Lachen erfüllt  
Morgen werdet Ihr lieben, die Ihr noch nicht geliebt habt, etc.  
Der Frühling hat Blumen auf den Weg geworfen.

**Wie kurz ist die Stunde**

Wie kurz ist die Stunde, die man liebend verbringt !  
Es ist weniger als ein Augenblick, wen mehr als ein Traum.  
Die Zeit nimmt unser Entzücken weg.  
Wie kurz ist die Stunde, etc.  
Unter der Welle seufzt das sandige Ufer ; liebtest Du mich wirklich ?  
Was es nur ein wenig mehr als ein Traum ?  
Wie kurz ist die Stunde, etc.

**Über die Quelle**

Sie beugte sich über die Quelle :  
Die Quelle spiegelte ihr Bild zurück,  
Und es war ein entzückendes Trugbild,  
Das ein wenig Wind verscheuchte.  
Unter den grossen Wäldern sang sie :  
Der Vogel verdoppelte seinen wilden Gesang  
Und der Wind sang einen schönen Walzer.  
Das der ferne Wind mit sich trug.  
Als ich ihr sanftes Gesicht berührte,  
Verdoppelte ihr Mund meinen Mund.  
Der Wind kann über den Strand fegen  
Mignonne, was macht mir der Sturm aus,  
Dein Kuss bleibt immer da, etc.

**Klage**

Wir haben uns drei Tage getraut ;  
Drei Tage war sie mir treu, drei Tage  
Die ewige Beständigkeit und die ewigen Liebschaften !  
Was ! So früh fortgehen, Madame,  
Sollten Sie nicht zurückkommen ?  
Doch, ich komme vielleicht zurück ...  
Doch, sicherlich komme ich zurück !  
Warte am Fenster auf mich ; ich werde Dich von ferne sehen ;  
Ich wartete am Fenster auf mich ; Wiederkehr  
Aber ich kann nicht, auch sicherlich, noch je werde ich sie wiedersehen  
Teruchi ist jener, der es glaubt, wenn seine Dame schwört, zurückzukommen  
Ich sterbe ! Adieu !  
Adieu meine liebe Seele, ich habe Dein Andenken behalten !

## SEITE 2

**DIE ALKYONE** (Joseph Autran)

Eure Schicksale sind für den Menschen ein seltsames Geheimnis  
Immer über den Wassern schwiebend,  
Landet Ihr nicht und Ihr lasst die Erde  
Die anderen Vögel schützen.  
Der Adler hat den erhabenen Felsen, und der Spatz die Ziegel ;  
Die Lerche hat die grünen Furchen :

Ihr habt unter den Himmeln nur einen beweglichen Schatten,  
Alkyone, traurige Alkyone !  
Von unseren Seelen ach, seid Ihr das Sinnbild.  
Von Klimmen zu Klippen getragen,  
Gehörte mir ein fernster Himmel, wie Ihr selbst,  
Einen Schrei der Verzweiflung und Frauen,  
Wir besitzen, nur die unermessliche Bitterkeit  
Unserer sich ständig ändernden Leidenschaften,  
Und wir leben wie Ihr, immer auf einem Schaum,  
Alkyone, traurige Alkyone !

#### MORGENSTÄNDCHEN (Gabriel Prévost)

Der Tag erscheint am Horizont ;  
Man hört Flügelausruhe vorbeistreichen ;  
Ich sehe, wie auf Den Haas  
Ein Schwarm von jungen Schwalben niedergeht.  
Liebe Blonde, es ist Zeit,  
Dein Fenster dein Rosenduft zu öffnen...  
Diese Seeflocke wird dich erblühen...  
Mit dem aufwährenden Immergrün !  
Sieh die beflügelten Träume vorbeistreichen  
Indem sie ihre fröhlichen Lieder trillern  
Und, unter ihrer halbverschleierten Stirn  
Die unbekümmerten Aprilblumen.  
Man soll nur einmal leben...  
Du schaust auf mich mit Deiner treu  
Und auf ihrem Stengel sagt die Lilie :  
Sei rein, hoffe und glaube !  
Der Frühling wird wieder auflieben und die Erde erwacht  
Ein Stern am blauen Himmel, der letzte, der wacht,  
Schein wie ein erstes Lächeln auf den Lippen eines Liebhabers  
Der Morgenwind seufzt leise.  
Sei begrüßt, Frühling ! Sei begrüßt Licht !  
Meine schöne Verlobte, offne ein wenig Dein Augenlid !  
Der Tag erscheint am Horizont, etc.

#### ERINNERUNGSGEDICHT (Armand Silvestre)

**Steh auf**  
Sich auf, liebe Versunkene !  
Zeitreis Dein Leichtschutt aus Blumen ;  
Hast Du meine Klagen nicht vergessen ?  
Die süsstes Träne wird vergessen !  
Ich finde Dich wieder, ein wenig blass,  
Wer hat Dir Deine lieben Farben genommen ?  
Ich finde Dich wieder, ein wenig blass  
Und der sanfteste Reis wird vergessen !  
Ach ! Ich weiss nicht aus welcher Narreheit  
Ich Dich noch unter Deiner Blöße liebte ;  
Komm, die Rosen werden Deine Tränen trinken, etc.  
Der Rosenweg wird vergessen,  
Ich sterbe unter Deiner Wehmut !  
Es ist Frühling, pflücken wir Blumen !  
Steh auf, etc.

**Abendluft**  
Die Abendluft trug unter dem dunklen Laub

Wie ein Duft des Himmels, die Seele der Wonnen mit sich ;  
Die Träume stiegen überall mit den Schatten auf ;  
Jene die schweigen war, sind zu mir die Seelen.  
Wie ein Viergespann Goldenen grünen Waldern,  
Die Stirn im Wind, das Auge zum Himmel, das Heidekraut an den Knien ;  
Und wie sie, weiß, aus dem Laub herauskam  
Begann eine Quelle nahe von uns zu seufzen,  
Dieses Mitleidlose Schluchzen verfolgte mein Ohr  
Kam bis zu meinem Fröhlichen Herzen und schmetterte es nieder.  
Die Gesundheit erblühte, ihre Schönheit ohnegleichen !  
Und ich suchte, warum die Welle schon weinte !

#### Ein Hauch von Düften

Ein Hauch von Düften ist,  
Aus dem tiefen Menschenchor, wo sein Traum  
Den Flug einer langen Hoffnung folgte ;  
Kommt er von ihrer Freudenelipse,  
Nein ! Es sind Blumen, die der Abend  
Mit dem eingeschlafenen Heidekraut mischt.  
Eine sanfte und schwache Musik  
Säuselt hier sie auf ihre Schritte  
Den Menschen, der sie hört ;  
Mein Gott ! Ich höre ihre Stimme im Schatten !  
Nein ! Es ist das Lied, das die Nacht  
Ganz leise dem grossen schwarzen Wald heibringt.  
Erhabene Nacht, einsamer Wald,  
Der ihr, mit doppeltem Geheimnis  
Das Verborgene des vergangenen Glücks verschleiert  
Geh mit dem duftenden Atem wieder  
Und die mit Blumen durchflockten Haare  
Und die Stimme meiner Geliebten !

#### In die Luft voller Seidenfäden

In die Luft voller Seidenfäden  
Stiegen die wogenden Lilien,  
Die Lilien, die die Morgendämmerung entfaltet  
Meine Freundin war voller Freude  
Oh ! Der schöne Frühlingsstag ! (zweimal)  
Die Luft, wo die Liebkosung schwiebt  
Badete meine weisse Geliebte  
Mit seinem Mondschein  
Mein Pfeifturz war voller Trunkenheit !  
Oh ! Die sanfte Sammelmacht ! (zweimal)  
Die kalte Luft, die vor meinen Tur pfifft  
Allein schlägt meine halboffene Türschwelle ;  
Meine Klage, der Wind trägt sie fort !  
Meine Freundin ist vielleicht tot !  
Oh ! Der traurige Winterabend ! (dreimal)

#### Damit die Hoffnung

Damit es nicht der Hoffnung nachgibt  
Habe ich mein empörtes Herz eingemauert  
In der düsteren Treue  
Der Erinnerung, die es beherrscht.  
Am Horizont, wo die Morgendämmerung leuchtete,  
Damit kein eifler Traum es nicht davonträgt,  
Wie eine unerbittliche Tür  
Habe ich die Vergangenheit auf es zugeschlossen.

Ich habe gesagt : mein Teil wurde mir zugerechnet  
Zu lieben, ohne darthun sterben zu können.  
Der Schmerz ist dem saufst, der läden will.  
Was würde mir die bezaubernde Morgendämmerung ausmachen ! (zweimal)  
Da mir die Stunde nicht zurückgegeben werden kann  
Des Anblicks des süßen Gesichtes,  
Das meine Freude und mein Mut war  
Und ich habe, indem ich es verlor, alles verloren !

#### Grabschrift

Ewiges Andenken, untröstlicher Schmerz  
Liebe, die Du mein Leben warst und die Du verschwandest !  
**WENN DU ES WAGST** (Daniel Garcia Mansilla)  
Komm näher, ganz nah und sitz nieder,  
Komm, dass ich Dir von Deinen Erzählungen erzähle !  
Ich fühl mich so müde, verlassen heute Abend,  
Sind es vielleicht die roten Rosen  
In Deinen roten Haaren ?  
Neige Deinen Kopf zu mir, ich will's !  
Wenn Du labst, Brunette, so ist Dein Auge  
Grund der grünen Raser.  
Dein Lied ist das Lied,  
Dass ich einen Mondschein  
In meinem Herzen fühle ! Ich lache sehr,  
Wenn ich sehe, wie Weiss Dein Hals ist  
In der Tiefe Deiner seltsamen Augen  
Blitzt die Fröhlichkeit  
Unter Deinen reich befransten Wimpfern  
Und ich erspähe es, verwirrt.  
Du schwiegst, spottest Du immer noch ?  
Blicken wir uns an (zweimal), wenn Du es wagst !

#### MARQUISE (Armand Silvestre)

Erinnert Ihr Euch, Marquise ?  
Ihr hattet ein erlesenes Kleid  
Von weissem Atlas ;  
Und der Fiedelbogen trautte unsre Seelen,  
Hand in Hand, zwischen wir  
Bis zum Morgen.  
Ich habe immer die Erinnerung daran behalten,  
An Euren kleinen Füssen liessen Moireschüre  
Eure Schritte mit einem Lilienstreifen hervortreten,  
Bei diesem Menüett wart Ihr das Ruhm,  
Unsterbliches Bedauern einer fernern Vergangenheit.  
Erinnert Ihr Euch, Marquise ?  
Als die Morgendämmerung dem Himmel sein rosa Kleid gab  
Machte mich der Anbruch des Tages missgestimmt  
Und mein Herz fing ganz leise an zu zittern  
Tränen in den Augen, nicht zu sprechen wagend  
Hefte ich eine Rose an Euer Korsett  
Als heimliche Geständniß einer schüchternen Liebe !  
Und der Fiedelbogen trautte unsre, Seelen, etc.

**DIE GESCHLOSSENEN AUGEN** (Gaston Bucilloit)  
Wenn Deine geschlossenen Augen nicht mehr  
Die bezaubernden Orte, wo wir uns lieben, sehen werden,  
Werde ich meine Seele voller Schluchzen haben.  
Wenn Deine geschlossenen Augen nicht mehr sehen werden.

Unter dem schweren Gewicht der Schicksale  
Beugt sich die Stirne, I erinnere mich,  
Die Andacht bleibt mein  
In dem Wirbel der Jahre.  
Wenn Deine geschlossenen Augen nicht mehr sehen werden  
Mit den Blumen, die sich öffneten, um Dir zu gefallen  
Werde ich Dein liebes Grab bedecken,  
Wenn Deine geschlossenen Augen nicht mehr sehen werden.

#### DER DICHTER UND DAS PHANTOM (Unbekannt)

**Der Dichter** Wer bist Du leichte Gestalt  
Die ich immer vor mir sehe.  
**Das Phantom** Ich bin ein Mensch, der der Freude an ;  
Ich bin der Schatten für die Lebhaften.  
**Der Dichter** Sie sind wohl tot, die alten Entzückungen  
Und ich lache über die Zeit, da ich liebte.  
**Das Phantom** Ich bin das Gespenst Deiner Tränen  
Erinnere Dich, als Du weinst.  
**Der Dichter** Ja, ich habe harte Qualen gelitten ,  
Nur durch die Seele kann man sie Angen getrocknet.  
**Das Phantom** Ich bin die Seele Deiner Liebhabens :  
Gedenke der glücklichen Tage :  
**Der Dichter** Ich habe alle diese Dinge träumen müssen :  
Dieser eitle Traum ist fortgegangen...  
**Das Phantom** Wagtest Du, die Rosen zu leguen ?  
Weil der April davongezogen ist ?  
**Der Dichter** Gelebtes Phantom meiner Geliebten  
Willst Du mein Flug wieder auf und lass mich !  
**Das Phantom** Ich bin die Seele Deiner Jugend :  
Erinnere Dich, erinnere Dich !  
**Der Dichter** So stieg also damals die Liebe.  
Vom blauen Himmel herunter in meine Wohnung !  
**Das Phantom** So schnell, dass die Stunde vorbei ist,  
Du warst geliebt, sage Gott Dank !  
**Der Dichter** Oh ! Wenn du mich liebst,  
Wo sind die Tage, da man mich liebte ?  
**Das Phantom** Ich bin derjenige, der sie zurückbringt  
Komm wieder zu mir, Gott erlaubt es...  
**Der Dichter** Oh Phantom, das mich ruft  
Von wo kannst Du mir denn zurückkommen ?  
**Das Phantom** Ich habe meine Wohnung in Deiner Seele,  
Freund, ich bin das Andenken...

**OH ! WENN DIE BLUMEN AUGEN HÄTTEN !**  
(Gaston Bucilloit)  
Oh ! Wenn die Blumen Augen hätten,  
So blickten sie mit Schmerzmut  
Oh ! Wenn die Blumen Augen hätten  
Wie wären ihre Tränen hübsch  
Und wenn die Blumen Flügel hätten,  
So wären sie aus reinem Samt,  
Und wenn die Blumen Flügel hätten,  
So flögen sie zur Liebe davon.  
Ach wenn die Blumen keine Seele hätten  
In ihren zarten Kelchen  
Aber wann die Blumen eine Seele hätten  
Wären ihre Dürfe Küsse.

**NOEL LEE**

Pianiste et compositeur américain, a poursuivi ses études à l'Université de Harvard et au Conservatoire de la Nouvelle-Angleterre à Boston. Puis il vient à Paris en 1948 pour suivre les cours de Nadia Boulanger, se consacrant d'abord à la composition dont il obtient le Prix du Conservatoire. Membre de plusieurs troupes théâtrales, chanteur et de pianiste, chansonnier aussi bien que soliste. Lee se signale par l'étendue de son répertoire et s'est vu décerner de nombreuses distinctions dont celle de l'Académie Américaine des Arts et Lettres pour l'ensemble de son œuvre.

Sa discographie importante - cent trente microsillons dont sept couronnés de prix - comprend notamment l'intégrale de la musique de piano de Debussy, ainsi que la totalité des sonates de Schubert. Noel Lee est reconnu comme l'un des plus grands pianistes et meilleurs musiciens que j'ai rencontrés. Compositeur d'une réelle personnalité, il a la délicatesse et la force, la perception aiguë des ressources de son instrument, le sens de la hiérarchie des valeurs et une compréhension totale des œuvres».

An American pianist and composer, has completed his studies at Harvard University and at the New England Conservatory of Music in Boston. Then he went to Paris in 1948 to attend Nadia Boulanger's classes, chiefly devoting himself to composition for which he won the Prix Boulanger. Since then, simultaneously leading an international career as a composer, a chamber pianist and a soloist, Lee has distinguished himself by the range of his repertoire.

His important discography - one hundred and thirty long-playing records, seven of which won awards - includes Debussy's integral work for piano and all Schubert's sonatas.

Noel Lee, the man who is considered to be one of the finest musicians I have ever met. Composer with a real personality, he has refinement and strength, the acute perception of the resources of his instrument, the sense of the hierarchy of values and a total understanding of the works».

Amerikanischer Pianist und Komponist studiert an der Harvard-Universität und am Konservatorium von Neu-England in Boston. Dann kommt er 1948 nach Paris, um den Kursus von Nadia Boulanger zu besuchen, indem er sich zuerst der Komposition widmet, wo er den Lili Boulanger-Preis erhält. Lee, der gleichzeitig eine internationale Karriere als Komponist und Pianist, als Kammermusiker und auch als Solist ausübt, zeichnet sich durch sein breites Repertoire aus, und hat so zahlreiche Preise bekommen, z.B. den der Amerikanischen Akademie für Kunst und Literatur für sein Gesamtwerk.

Seine dreissigjährige Schallplattenaufnahmen sieben davon sind preisgekrönt, enthalten unter anderem die gesamte Klaviermusik von Debussy, sowie alle Schubert-Sonaten.

Nadia Boulanger schreibt über ihn: «Noel Lee ist einer der schönsten Musiker, denen ich begegnet bin. Er ist ein Komponist mit wirklicher Persönlichkeit, und hat aber auch die Sanfttheit und die Kraft, die scharfe Auflassungsgabe des Mittel seines Instrumentes, den Sinn für die Wertihierarchie und ein totale Verständnis für die Werke».

**BERNARD KRUYSEN**

En 1961 l'Académie du Disque Français décerne un grand Prix du Disque à un jeune baryton néerlandais pour son premier enregistrement : des mélodies de Debussy. La critique qualifie cet événement de sensationnel. C'est à ce moment qu'il connaît brusquement une file et une fillette peintres du Brabant, qui étudient lui-même la peinture avant d'entrer à la classe d'Opéra du Conservatoire Royal de La Haye et de terminer ses études chez Maître Pierre Bernac à Paris, où il remporta les deux premiers prix au Concours de la Mélodie Française. Depuis, de nombreux prix du disque lui furent décernés, ainsi que d'autres honneurs, comme celui d'Officier Sciences, Arts et Lettres et de Chevalier d'Orange Nassau.

Ses succès sont diversifiés. Il a donné aussi bien sur la scène que dans les salles de concert d'Europe et d'Amérique. Il a été invité à se produire dans son pays et même la France dans les festivals, accompagné par des musiciens comme Francis Poulen, Noel Lee, et le virtuose André Watts.

En Hollande il est surtout connu par ses interprétations du Christ, dans *la Passion de Bach*. Malgré ses créations dans l'opéra, l'oratorio et même comme éclatant dans des œuvres comme *Joanne d'Arc*, *La Danse des Morts*, *le Roi David* ou *Le Mystère de Saint Sébastien*, Bernard Kruyzen est surtout considéré comme unique dans le domaine du lied et de la mélodie.

Il est l'homme qui Harold Schönberg du New York Times appela «un artiste de superb endowment», citation que Bernard Gavoty résume en ces simples paroles : «Avec lui, la musique est là».

It was the first time a Dutch singer received the Grand Prix du Disque, when the Académie du Disque Français in Paris awarded this prize to the baritone Bernard Kruyzen. He had been a student of the painter-pianists Jan en Anton Kruyzen, received this award for what had been a French specialty over the years. The French press called the discovery of the formerly unknown, baritone no less than sensational. Since then Bernard Kruyzen has received the Grand Prix four more times, for the most varied programs. Bernard Kruyzen, who studied the German Lieder repertoire under Paul Plishka in Paris, had already won the two first prizes in the Paris contests for the French lied.

His mastership is so evident that he is being asked for recital tours through Europe and the United States, representing Holland and France in many artistic events, accompanied by musicians as Francis Poulen, Noel Lee and American virtuoso André Watts.

In Holland, he is well-known for his interpretation of Christ in the Passion of Bach. In spite of his creation on the opera stage, in the oratorio and even his skill in musical masterpieces like *Joan of Arc*, *King David* or *The Mystery of the Holy Sebastian*, Bernard Kruyzen is considered in the first place as a major even in the world of Lieder singing.

He is the man who was especially asked in the Prager Spring Festival to interpret Russian Songs, the man whom Harold Schönberg of the New York Times called «An artist of superb endowment», the man from whom the famous art critic of Paris, Bernard Gavoty, wrote those simple words : «With him, Music is there».

Im Jahre 1961 wurde von der Pariser »Académie du Disque« Mitglied des Preises der französischen Discographie Jeanne d'Arc. Durch Michael einen jungen holländischen Bariton, der »Grand Prix du Disques« zu seiner ersten Schallplatte : Lieder von Debussy. Es war Bernard Kruyzen, Sohn und Enkel von Kunstmälern aus Brabant, der selber auch die Kunstabakademie besuchte, bevor er in die Opernkasse des Königlichen Konservatoriums in den Haag eintrat und sein Studium bei Pierre Bernac in Paris beendete. In der Periode gewann er bereits die beiden ersten Preise im Wettbewerb für das französische Lied. Seitdem wurde er noch vier Mal ein »Grand Prix du Disque« ausgerichtet.

Bernard Kruyzen's Reputation ist vielseitig : man kann ihn in Europa, den Vereinigten Staaten und Kanada sowohl im Konzertsaal als auch auf der Opernbühne hören. Verschiedene Male hat er Holland und Frankreich auf Festspielen vertreten wobei er begleitet wurde von Pianisten wie Noel Lee, dem Virtuosen André Watts und nicht an letzter Stelle von dem Komponisten Paul Plishka in Paris.

Im eigenen Land bekam er grosse Bekanntheit durch die Christus-Partie in den Passionen von Bach; verschiedene Male wurden diese im Fernsehen übertragen. Trotz vielfachen Auftritts in Opern und Oratorien und auch als Sprecher (In Werken von Honegger, wie »Jeanne au bûcher«, »La Danse des morts«, »Le Roi David«, und von Debussy »Le Mystère de Saint-Sébastien«) wird Bernard Kruyzen an erster Stelle als Meister auf dem Gebiet der Lieder angesehen.

Er ist es, der Harold Schönberg vom New York Times »an artist of superb endowment« nannte und von dem der Pariser Kritiker Bernard Gavoty sagte : »Dieser Künstler fühlt die Musik vollkommen».